

Les médecins français au Sseu Tch'ouan au début du XX^e siècle



L'HOPITAL DE TCH'ENG TOU *

par E. GILBRIN **

Alors que Tch'ong King était une ville ouverte au commerce européen, Tch'eng Tou (1), capitale du Sseu Tch'ouan, était toujours une ville interdite aux étrangers. En dehors des missionnaires, aucun Européen n'y avait séjourné.

L'hôpital, ouvert par les missionnaires en 1898, dut être fermé, au bout de quelques mois, en raison des émeutes. Cependant, le ministère des Affaires étrangères avait désigné un médecin colonial, le docteur Bouffard, pour cet hôpital. Celui-ci, parti de France le 3 juin 1898, arriva à la fin de juillet à I-Tchang, qu'il ne put quitter que le 15 septembre, les crues l'empêchant de franchir les gorges du Yang-Tsé-Kiang. A Tch'ong King, notre consul lui déconseilla de continuer, la rébellion rendant les routes dangereuses. Il ne partit en bateau (2), avec le consul, que le 20 décembre et arriva à Tch'eng Tou le 12 janvier 1899, sept mois après son départ de France !

L'évêque de la Mission (3) voulait le renvoyer à Tch'ong King en attendant la fin de la rébellion. « Qu'il y ait un danger ou non, répondit le docteur

(1) « Le jardin du royaume fleuri », cette ancienne capitale impériale était considérée comme la plus belle ville de l'Empire chinois. De par les traités, seules les Missions avaient le droit de posséder.

(2) Tch'eng Tou est sur le Mincio, affluent du Yang-Tsé-Kiang.

(3) Les prêtres des Missions étrangères constituent une organisation de prêtres français qui élisent eux-mêmes leurs évêques.

* Communication présentée à la séance du 16 octobre 1982 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 38, rue Lacépède, 75005 Paris.

Bouffard, notre devoir est de rester à notre poste. » Des placards incitaient à massacrer les Européens, aussi le docteur Bouffard ne pouvait-il sortir qu'en chaise à porteurs fermée. Notre consul, M. Haas, put heureusement obtenir des autorités la fin de cette campagne si désastreuse pour nos Missions.

Pour le docteur Bouffard, « cette création d'un service médical est encore une œuvre prématurée, qui n'aura sa raison d'être que lorsque cette ville sera ouverte au commerce européen ».

L'hôpital qu'on destinait au docteur Bouffard était une grande maison où se trouvaient rassemblés les mendiants et les incurables recueillis dans les rues, dans des conditions d'hygiène désastreuses. En outre, la situation était trop éloignée dans cette ville immense de 16 km de tour et s'étendant sur plus de 5 km en largeur.

Le docteur Bouffard choisit, avec l'accord de l'évêque, un bâtiment à étages destiné à un orphelinat. Celui-ci était situé à l'intérieur de la ville, dans un endroit aéré, près des commerçants. Plusieurs pièces, éloignées les unes des autres, sans connexion entre elles, furent aménagées, à la hâte, au fur et à mesure des besoins. Il y avait, au début, une vingtaine de lits pour les hommes et une dizaine pour les femmes. Des lits trop rapprochés et des planchers vétustes rendaient le service pénible pour le personnel et défectueux pour les malades. Mais les Chinois pauvres vivaient si mal que l'hospitalisation constituait pour eux une nette amélioration.

La salle d'opérations, isolée, était revêtue d'un vernis chinois facile à nettoyer. En plus des instruments emportés, le docteur Bouffard fit faire le matériel indispensable. Faute d'appareil de désinfection, il utilisait l'ébullition et les vapeurs soufrées.

A la pharmacie, on disposait d'une réserve suffisante de médicaments, dont malheureusement beaucoup avaient été endommagés lors de la remonte du Yang-Tsé-Kiang.

Le docteur Bouffard souffrit, en janvier 1900, d'une diarrhée devenue chronique qui le força à regagner la France, le 29 mai, après un séjour de quatorze mois seulement.

**

L'hôpital, ouvert officiellement en mai 1903, fonctionna régulièrement. La Mission catholique assumait les dépenses avec ses seules ressources. Les médecins français étaient assistés d'infirmiers français qualifiés et de personnel chinois.

Au début, les missionnaires refusaient aux non-chrétiens l'entrée dans leur enceinte, ce qui limita considérablement les consultations. De plus, l'évêque voulait faire payer 50 sapèques, somme permettant à un Chinois de vivre un jour. Malgré l'avis de notre consul, le docteur Bouffard s'y opposa, sans succès. Il estimait que les soins devaient être gratuits dans

une œuvre philanthropique ; seuls les médicaments pourraient être remboursés, si les malades étaient trop nombreux. De fait, en cette première année 1903, il n'y eut que trente malades et même un seul pendant le dernier mois, des pluies abondantes empêchant l'accès de l'hôpital.

Les bons résultats obtenus ont incité les Chinois à venir de plus en plus nombreux, ce qui augmenta la considération pour la Mission catholique. De 1903 à 1907, tous les lits furent régulièrement occupés. Il fallut même les rapprocher, car les malades attendaient sur le trottoir. Force fut de les accepter par charité. Bien que mieux aménagés, les autres hôpitaux étrangers n'ont pas connu un tel afflux de demandes.

Le docteur Bouffard est revenu, mais sa méconnaissance de la langue chinoise le gênait pour interroger les malades.

Le docteur Bouffard a été surpris de l'importance de l'organothérapie utilisée depuis très longtemps en Chine, puisque déjà 700 ans avant J.-C., le Pen-Tsao, pharmacopée chinoise, mentionnait les excréments, sécrétions et dépouilles d'animaux qui étaient utilisés.

Le suc de poumon de porc macéré serait efficace contre les affections pulmonaires. L'ingestion d'intestin de porc est prescrite contre la diarrhée chronique. L'ingestion de cervelle est indiquée si la douleur semble venir de l'intérieur de la boîte crânienne.

Le sperme est un principe actif contre l'anémie et au cours de convalescence des maladies graves. Aussi certains pharmaciens payaient-ils cher, à des jeunes gens de 20 à 26 ans, leur sécrétion testiculaire. Le sperme desséché était vendu sous forme de pilules.

Le Chinois se servait d'urine pour traiter les plaies. L'urine recueillie au milieu de la miction, avec trois verres, active la circulation du sang. Celle d'un garçon de 4 à 5 ans est souveraine pour la délivrance d'une femme en travail. Le placenta frais ou desséché est actif contre l'anémie du post-partum.

Le docteur Bouffard souhaitait l'arrivée de religieuses qui offraient des garanties de ponctualité, d'ordre, de propreté et de dévouement.

Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul furent remplacées par les sœurs missionnaires franciscaines de Marie dont les connaissances techniques étaient incomplètes ; une seule avait fait un stage à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le médecin colonial Mouillac quitta Hanoï le 27 juillet 1904 et arriva le 10 octobre suivant.

En 1905, les docteurs Mouillac et Esserteau devinrent médecins de l'hôpital.

En 1907, les 1 137 entrants ont entraîné 13 744 journées d'hospitalisation avec seulement 15 décès, soit 1,15 %. Les bonzes eux-mêmes, qui avaient demandé leur admission, se sont félicités de l'accueil et de l'hospitalisation. Certains chinois ont même préféré se faire soigner à leurs frais, dans notre

hôpital, ainsi qu'un ingénieur allemand. Cette marque de confiance fut d'autant plus remarquée que, malgré la gravité de sa variole, la guérison fut obtenue rapidement.

Mais, en 1909, les Chinois décidèrent de confier la direction à un jeune Chinois, ancien infirmier, qui prétendait avoir aidé un missionnaire, médecin américain à Tchong-King. Celui-ci fit venir un médecin japonais. Six mois après, un conflit s'éleva entre lui et les infirmiers chinois et il dut partir. Le docteur Mouillac, qui s'était assuré l'estime des autorités, fut rappelé le 24 juillet 1909. Sa valeur professionnelle et son dévouement avaient attiré de nombreux consultants.

La confiance inspirée par notre thérapeutique incita le Vice-Roi à visiter à deux reprises notre hôpital et il décida de construire un nouvel hôpital et de le confier à la Mission médicale française.

C'est en cette même année qu'un député français critiquait notre hôpital, « ces agents, complices des capitalistes », ce qui était, à tout le moins, difficile à admettre pour une œuvre médicale laïque.

**

Le nouvel hôpital fut ouvert en mai 1910 ; commencé depuis quatre ans, il avait été soigneusement construit, avec des murs suffisamment épais, par l'architecte Rouchouze et le procureur de la Mission, Junier.

Ce nouvel hôpital était composé de deux bâtiments parallèles mesurant 35 m sur 7 m. Les chambres de 8 à 12 lits avaient 5 m de hauteur. Les lits espacés de 1,50 m permettaient à chaque malade de disposer de 50 m³ d'air (on pensait encore que le malade avait besoin de plus d'oxygène que le bien-portant). Chaque pavillon comportait 96 lits. La place avait été si largement prévue qu'on pouvait porter le nombre des lits à 120.

Dans un autre bâtiment, 30 chambres, à 1 ou 2 lits, étaient continuellement occupées par des officiers, des fonctionnaires, des mandarins et des Européens. Les baignoires étaient en bois laqué.

Dans chaque pavillon il y avait un bureau pour le médecin, une chambre pour la religieuse chargée du service et une autre pour l'infirmier de garde.

Chaque pavillon était entouré de vérandas de 1,80 m de large qui permettaient de communiquer.

Les locaux annexes facilitaient le fonctionnement ; un réfectoire pour les malades non alités, des pavillons isolés réservés, l'un aux contagieux, l'autre aux agités. La salle d'opérations, également isolée, fut édifiée sur les plans du pavillon Osiris de La Salpêtrière, avec de grandes baies donnant un excellent éclairage. La désinfection se faisait dans une pièce close, avec des vapeurs soufrées pour obtenir une asepsie des instruments utilisés. La pharmacie était très largement installée. Plusieurs buanderies étaient séparées et autonomes : l'une était réservée au linge des contagieux, une autre aux vénériens, une autre aux maladies cutanées.

Dans une annexe de l'hôpital, un dispensaire, avec salle d'attente et salle de soins, était divisée en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. On y recevait, deux fois par semaine, une moyenne de 200 malades qui se soignaient à domicile.

Le docteur Jouveau Dubreuil, en poste à Hanoï, avait demandé la direction de l'Institut bactériologique de Tch'eng-Tou. En quittant Hanoï, il visita les établissements similaires de l'Indochine et arriva le 4 avril 1911 à Tch'eng-Tou.

Dès le lendemain, il prit la direction de l'Institut Pasteur et, avec le docteur Mouillac, ils divisèrent en deux le service de l'hôpital, le docteur Jouveau Dubreuil désirant avoir des malades pour faciliter ses recherches.

Nos deux médecins désirèrent faire visiter l'hôpital au Directeur de la Santé. Celui-ci fut surpris d'apprendre que la Mission assumait une dépense de 12 000 à 15 000 francs germinal, par an, pour l'hôpital.

**

De graves incidents se sont produits dans la ville, en septembre 1911. Le Vice-Roi, les prévoyant, avait conseillé à nos médecins de se réfugier au consulat français. Le personnel chinois devait rester pour assurer les soins, sous la protection de 50 soldats armés. Le docteur Jouveau Dubreuil et l'infirmier Triffaut ont été régulièrement surveiller l'état des malades, d'autant que les autres hôpitaux de la ville étaient fermés.

Les militaires blessés le 7 septembre et les jours suivants ont été traités dans leurs casernes. Plusieurs accidents opératoires incitèrent les autorités à nous demander de recevoir les blessés sérieux. Vingt et un officiers et soldats gravement atteints furent admis. Nos médecins et infirmiers ont donc dû pratiquer des opérations et des pansements longs et délicats. Les blessés légers ont continué à être pansés dans leurs casernes, pour ménager la susceptibilité des médecins chinois. L'Etat-Major continua à nous envoyer des blessés graves, 21 militaires le 1^{er} novembre. Ainsi, l'hôpital français est-il devenu la maison des « grands blessés » (1).

Deux interventions, en particulier, avaient contribué à la gloire de nos médecins.

En 1910, un botaniste anglais, Wilson, avait été blessé par une avalanche et soigné par des médecins évangélistes qui estimaient l'amputation nécessaire. Avant de l'accepter, il fit appeler le docteur Mouillac. Celui-ci obtint la guérison complète de la blessure dans un délai assez rapide. Cette guérison a fait d'autant plus de bruit qu'elle fut commentée par la femme du botaniste, elle-même infirmière.

(1) Et pendant ce temps, le petit Empereur Siuan T'Ong, âgé de 5 ans (il était né le 11 février 1906), écrivait : « Je règne depuis trois ans mais, dépourvu d'habileté politique, je n'ai pas pu employer les hommes comme il fallait.. Tout cela est de ma faute. Mais par le présent édit j'annonce que je jure de me réformer. »

Un an après, en 1911, le consul d'Angleterre a demandé qu'un médecin français se rende à Kiatang, auprès du médecin d'une canonnière anglaise qui avait été également victime d'une avalanche en montagne. Ramené en hâte à Kiatang, il avait été opéré. Le docteur Jouveau Dubreuil, après l'avoir examiné, décida de le réopérer. Il retira de la plaie, soigneusement saturée, un fragment du chapeau de feutre que ce médecin portait au moment de l'accident. D'où l'origine de la fièvre qui cessa dès l'ablation du corps étranger. Le docteur Jouveau Dubreuil quitta Kiatang le 13 juillet et ne rentra à Tch'eng-Tou que le 19 juillet. Mais, dès le 14 juillet, les mandarins réunis au Consulat comparaient les deux actes médicaux (2). Les frais du docteur Jouveau Dubreuil furent réglés par l'Angleterre, mais le docteur Jouveau Dubreuil refusa la rémunération que les Anglais voulaient lui offrir.

**

L'action de nos médecins ne s'est pas limitée à ces brillants succès opératoires. L'hôpital a eu un intérêt général, puisque les étudiants de l'école de médecine y ont examiné les malades.

Nos médecins ont assuré :

- le service médical de l'école des Arts et Métiers ;
- l'examen médical des recrues militaires ;
- l'examen médical des étudiants des Ecoles supérieures spéciales ;
- le service médical de la Poste, service public rétribué par les Chinois ;
- le service urbain des vaccinations ;
- le dispensaire de la maison correctionnelle.

Ils ont, en outre :

- créé et dirigé l'Institut Pasteur ;
- fait des cours à l'Institut agronomique et dans les Ecoles scientifiques supérieures.

Cet hôpital français, non confessionnel, a eu un caractère dégagé de tout prosélytisme religieux, politique ou social, ce qui l'a rendu si populaire et fait préférer aux autres hôpitaux étrangers. De plus, il est resté ouvert en permanence, alors que les autres hôpitaux étaient fermés, pendant quatre mois l'été, pour que le personnel puisse se reposer en montagne.

Dans notre prochaine communication, nous étudierons l'Ecole de médecine militaire de Tch'eng-Tou, créée également par nos médecins.

Archives du Ministère des Relations extérieures.
Notes médicales recueillies à Tch'eng-Tou par le docteur Bouffard.
Annales d'hygiène de médecine coloniale, 1900, p. 172.

(2) *Ipsa res loquitur*. La chose parle d'elle-même.